

fil de Don Carlos. Le Ministre Espagnol a protesté contre cette alliance comme étant une infraction au Quadruple traité.

La porte du Viceroy n'a pas fait perdre confiance aux amis de la ligne de Galway.

(Pour les Melanges Religieux.)

Quelques mots au Moniteur Canadien.

Vous aviez déjà, messieurs du *Moniteur Canadien*, affligé bien des cœurs religieux et canadiens depuis que je ne sais quel démon vous a soufflé en cœur la haine du prêtre et le dessein de publier cette haine aux quatre coins du pays. Déjà vos preuves étaient plus que faites dans cette guerre insensée autant que persécution, lorsque, las de dépit, vous annonçâtes, il n'y a que peu de temps, la fin temporaire de vos travaux. La société si chrétienne de ce pays se promettait quelque répit, et tout lecteur honnête applaudissait, dans votre intérêt tant que dans celui de la religion, au dessein que le sens religieux et droit du peuple canadien vous avait forcé de prendre. Comment se fait-il que vous ayez si tôt rompu votre ban, et repris avec un redoublement de malice ce trafic de mensonge et d'insolence auquel votre feuille sert de complice ? Le peuple, les marchands, le clergé canadien auraient-ils donc pleuré sur votre tombe après l'avoir creusée, comme vous vous en plaignez ? Et, repensants de leur crime, auraient-ils évoqué votre ombre, à force de prières, de sacrifices, de larmes, et d'amour pour l'avenir ? J'en doute. A quoi donc attribuer cette résurrection inattendue ? A quoi ?... à la source ordinaire qui vous inspire. Le génie du mal, qui vous a constamment taillé votre plume depuis votre naissance parmi les ennemis de la religion, vous est venu en aide de nouveau au moment qu'un déconfortement bien juste vous allait prendre. Victimes impuissantes de ce tyran, vos forces épuisées trop longtemps à son service, ont été loin d'opposer le moindre obstacle à ses nouveaux assauts. Et voilà comment et pourquoi vous avez repris l'écroule et le croc de votre maître. Mais, cette fois, l'empire que ce dominateur a repris sur vos esprits ne laisse guère d'espoir sur votre compte. Votre diatribe ordinaire contre la lettre doctrinale et disciplinaire des chefs vénéralisés du catholicisme en Canada, en fait ouvertement foi et montre enfin clairement d'où vous venez, ce que vous voulez et surtout ce que vous valez. Ils seraient désormais catholiques comme vous, ceux qui maintenant ne vous comprendraient pas. Ils seraient instruits comme vous, de bonne foi comme vous, patriotes comme vous, les canadiens assez lâches pour encourager un journal qui se constitue d'injures et de sarcasmes sacrilèges : car, dans la religion catholique, il y a des choses et des personnes mises hors du contact profane des discours et des actions humaines. Or les pontifes de l'Eglise sont mis à un très-haut degré dans cette catégorie sacrée. Il n'est pas permis, quoiqu'elle en dise et en pense, à une tourbe de jeunes égarés d'aboyer impunément et contre ces personnes sacrées et contre l'enseignement qu'il est de leur devoir de nous imposer. Si vous viviez dans d'autres temps, esprits fanatisés par l'ignorance et le vertige impie de votre siècle, si vous n'aviez pas pour vous protéger le désordre légal de l'indifférence en matière de vérité religieuse ; si la confusion des principes n'était pas la base fondamentale des sociétés du jour, auxquelles Dieu réserve de si éclatants et de si prochains châtiments, sans compter ceux déjà arrivés comme simples et miséricordieux précurseurs ; vos compatriotes, vous auriez appris, dès avant vos dernières fureurs, que les assassins des croyances dans les âmes et dans la société ont droit à des rétributions spéciales et très-légitimes.

Mais des évènements ont-ils donc des croyances ? Oui, Messieurs, et de grandes et de sacrées ! Vous l'ignorez ? Hélas ! que n'ignorez-vous pas ! Ou plutôt, que ne faites-vous pas pour confondre et embrouiller cette vérité, comme tant d'autres que vous n'oubliez jamais, afin d'en venir à votre but cher de salir tout ce que vous savez être plus respectable que vous. Poussés à bout, vous n'avez plus que des éjaculations de mépris à lancer contre vos ennemis. Vous dites que le clergé craint la fin de son règne. Tout doux, vous craignez pour le moins autant que lui, non la fin de votre règne qui n'a jamais existé, d'après l'abandon du public constaté par vous ; mais vous craignez tout simplement que le clergé reste ce qu'il est dans la confiance du peuple, malgré vos efforts ridicules et méchants. Et quand même vous réussiriez à faire sombrer le clergé, et ce que vous appelez son règne, saurez-vous qu'après le clergé ce ne seraient pas vous qui règneriez sur ses débris, ce seraient vos dignes élèves, les coupes-jarrets du jour, partout où il y en a. Quand le clergé tombe, tout ordre, tout règne tombe : il reste la force brute au service des passions. Voilà où vous allez, espérant follement qu'un peuple sensé et consciencieux comme le peuple canadien va vous suivre éperdument. Dans votre intérêt, vous auriez dû laisser passer le Mandement des évêques sans crier si fort. On eût été à plus de force d'âme chez vous dans vos malheurs. Mais le sort en est jeté, et vous voulez absolument qu'il soit dit aussi de vous : *"impus cum in profundum venerit, contemnit."* — Bible.

UN CANADIEN CATHOLIQUE.

Album Littéraire et Musical de la Minerve (Livraison de juin), publié par Ludger Duvernay, N° 15, Rue St. Vincent, Montréal.

La livraison de juin de l'*Album* ne s'est pas fait attendre comme celle de mai qui s'était retardée jusqu'en juillet, sans doute par mégarde ou maladie. Toujours est-il que la livraison de juin nous est tombée comme une

bombe ; nous ne l'attendions certainement pas avant la fin d'août. Espérons que cette nouvelle coutume de célérité, qui est bien après tout la meilleure, va être suivie pour la livraison de juillet. Mais en voilà assez sur les retards ; nos dernières remarques sur ce chapitre n'ont pas paru être bien goûtées ; car, en reproduisant ailleurs notre critique mensuelle à ce soin de les retrancher.

Nous ne sommes pas assez téméraire pour croire que nous avons été pour quelque chose dans la publication du troisième volume de l'*Histoire de Napoléon* par Marco de St. Hilaire, volume qui commence dans cette livraison ; mais au moins il n'est que juste de remarquer comme le propriétaire de l'*Album* s'est rencontré avec nous sur ce sujet. C'est signe que l'idée était bonne. Du moins c'est là, à notre avis, ce que diront tous ceux qui liront ce premier chapitre du 3e Volume sur le divorce de Napoléon. Il est vrai que M. de St. Hilaire oublie de remarquer en passant que le mariage est indissoluble, et ne donne pas quelques détails fort instructifs sur la manière dont l'officialité de Paris a procédé dans l'affaire du divorce de l'empereur ; mais ce sont de ces choses si connues que sans doute M. de St. Hilaire a cru pouvoir se dispenser d'en parler. Il nous permettra de différer d'opinion.

Les *Scènes de la vie Mexicaine*, comme nous le prévoyions dans nos précédentes critiques, sont d'un intérêt soutenu et toujours croissant. Quoique sous le titre nous apercevions les mots sacramentels "suite et fin," nous espérons que l'*Album* pour le mois de juillet nous fera voir que ce n'était que la suite et fin d'une scène.

Enfin nous arrivons à la suite d'*Une de perdue, deux de trouvées*, roman Canadien qui a pour auteur G. B. Nous répéterons ici ce que nous avons déjà dit, que cette source d'inspiration nous est donnée par bribes et par morceaux, et de loin en loin, de telle sorte qu'il faudrait avoir une mémoire impossible pour pouvoir se souvenir d'une fois à l'autre de tous les incidents du drame. Néanmoins nous avons pu, en recourant aux livraisons de novembre et mars, nous convaincre que G. B. a fait un effort pour expliquer certaines choses peu claires du mémoire de M. Meunier, par exemple lorsqu'il dit : "Peut-être quelque un pourrait-il être à cet endroit un peu plus difficile que Pierre de St. Luc, etc." Ce quelque un là nous a tout l'air de s'adresser à certain critique qui n'a pas cru être difficile lorsqu'il a fait quelques observations à G. B. Au contraire, il a toujours cru être libéral, mais il n'a pas voulu que sa libéralité l'empêchât de dire la vérité. Néanmoins il nous faut encore parler au risque de recevoir quelque sermon, et quoiqu'il nous coûte de n'avoir pas que des paroles de louange à adresser au travail d'un compatriote, nous lui dirons qu'il peut se faire que ce qui a déjà paru d'*Une de perdue* nécessitât tout ce que contient le chapitre 29 qu'il nous donne dans cette livraison, mais qu'alors nous n'hésitions pas à dire qu'il eût mieux fait de laisser son œuvre imparfaite. Les lettres d'Irène de Juvonville ont beau en effet être écrites avec une apparente simplicité d'enfant, il n'en est pas moins vrai qu'elles renferment certains détails et certaines descriptions qui iraient beaucoup mieux dans certains méchants feuilletons de Paris que dans un livre qu'on veut faire lire à la jeunesse, à la jeune fille. G. B. sait presque aussi bien que tout autre que la lecture de pareils écrits n'est pas propre à occuper dignement et convenablement le temps des jeunes gens de l'un ou de l'autre sexe ; c'est une lecture qui tend à donner un stimulant à de mauvaises passions. Il n'aurait donc pas dû les envoyer à l'*Album* dont l'entrepreneur propriétaire a pu se laisser prendre involontairement au piège. Nous sommes certain que ce monsieur regrettera l'insertion d'un pareil écrit dans son excellent *Recueil*, et que dorénavant il ne sera pas pris par surprise. Nous aurions bien encore quelques remarques de détail à faire sur ce chapitre d'*Une de perdue*, mais nous les supprimons pour cette fois espérant que G. B. à l'avenir se conformera mieux aux principes qui doivent régner dans l'*Album*.

Le *Vésuve, l'Esprit des bêtes, les nœuds de Madame Grassini, un trio de sorcières, et autres arabes* sont des morceaux détachés qui méritent d'être lus ; c'est court et amusant ou instructif. Quant à *Azor et Noirat*, c'est une nouvelle légère et enfantine, qui peint bien les mœurs de bien des gens. C'est une scène qui se voit assez souvent dans le monde ; plus d'un peut s'y reconnaître.

Les dames trouveront en outre un chapitre de la plus haute importance sur les modes ; gare à la bourse des maris ! Au reste, si les maris veulent nous en croire, ils s'exécuteront de bonne grâce, et pendant que les Dames iront encourager un peu par leurs complètes nos industries marchandes, ils revêtiront la robe de chambre, prendront leurs lunettes, et tâcheront de trouver dans le *Rebus* une leçon qui peut s'appliquer assez bien aux membres des corps législatifs de tous les pays, bien entendu.

(Communiqué.)

Distribution des prix de l'Ecole de l'Eveché, le 27 juillet 1850.

Les enfants des Ecoles de l'Eveché, sous la direction des Frères, ont subi leur examen ces jours derniers, et ont reçu, samedi, les récompenses dues à leur travail et à leur bonne conduite. Cette distribution de prix a été accompagnée de la récitation d'un Dialogue approprié à la circonstance, et de quelques scènes amusantes, dont les jeunes acteurs se sont très-bien acquittés.

Voici les noms de ceux qui ont été couronnés :

GRAND CLASSE.

1er Prix. Lacoste Charles, 21 de Mainville Pierre, 3me de Gosselin Pierre, 4me Durand Benjamin.

Accessit 1er. Thomas Alphonse, 21 Thompson John, 3me Durand Benjamin, 4me Millet Louis.

INSTRUCTION RELIGIEUSE.

1er Prix. Collette Zéphirin, 21 de Gosselin Pierre, 3me de Lacoste Charles.

Accessit 1er. Thomas Alphonse, 21 Vallée Louis, 3me Durand Benjamin.

Album Littéraire et Musical de la Minerve (Livraison de juin), publié par Ludger Duvernay, N° 15, Rue St. Vincent, Montréal.

La livraison de juin de l'*Album* ne s'est pas fait attendre comme celle de mai qui s'était retardée jusqu'en juillet, sans doute par mégarde ou maladie. Toujours est-il que la livraison de juin nous est tombée comme une

1er Prix. Levert Augustin, 21 de Thompson Nap., 3me de Asselin Olivier.

Accessit 1er. Vallée Louis, 21 Thompson John, 3me de Label Ludger.

ARITHMÉTIQUE.

1er Prix. Thompson Napoléon, 21 de Levert Augustin, 3me de Vallée Louis.

Accessit. Label Ludger, 21 Asselin Olivier, 3me Dajenais Joseph.

ÉCRITURE.

1er Prix. Thompson Nap., 21 de Mainville Pierre, 3me de Gosselin Pierre.

Accessit 1er. Levert Augustin, 21 Label Ludger, 3me Dajenais Joseph.

HISTOIRE.

1er Prix. Thompson John, 21 de Label Ludger, 3me de Vallée Louis, 4me Durand Benjamin.

Accessit 1er. Thompson Nap., 21 Lacoste Charles, 3me Asselin Olivier, 4me Dajenais Joseph.

GÉOGRAPHIE.

1er Prix. Collette Zéphirin, 21 de Gosselin Pierre, 3me de Asselin Olivier.

Accessit 1er. Thompson Nap., 21 Thomas Alphonse, 3me Vallée Louis.

DESSIN.

Prix. Thompson Nap.

LECTURE.

1er Prix. Vallée Louis, 21 de Thompson John, 3me de Dajenais Joseph, 4me Sabourin Nap.

Accessit 1er. Favreau Olivier, 21 Gravelle Pierre, 3me Charpentier J. Ble., 4me Lavigne Antoine.

APPLICATION.

1er Prix. Lacoste Charles, 21 de Durand Benjamin, 3me de St. Jean Joseph, 4me de Millet Louis, 5me Durand Dam.

Accessit 1er. Thomas Alphonse, 21 Label Ludger, 3me Levert Augustin, 4me Dajenais Joseph.

MÉMOIRE.

1er Prix. Thomas Alphonse, 21 de Mainville Pierre, 3me de Levert Augustin.

Accessit 1er. Thompson John, 21 Gosselin Pierre, 3me Gosselin Pierre.

ASSIDUITÉ.

1er Prix. Favreau Olivier, 21 de Dégne Mathias, 3me de Beauchamp Louis, 4me de Label Toussaint.

Accessit 1er. Dégne Joseph, 21 Levert Maxime, 3me Paquin Isidore.

NARRATION.

1er Prix. Label Ludger, 21 de Collette Zéphirin, 3me de Thompson Nap.

Accessit 1er. Levert Aug., 21 Asselin Olivier, 3me Thomas Alphonse, 4me Vallée Louis.

PRIX D'ACCESSIT.

Thomas Alphonse, Asselin Olivier, Dajenais Joseph.

DISTRIBUTION DES PRIX.

PETITE CLASSE.

BONNE CONDUITE.

1er Prix. Ratelle Louis, 21 de Gariépy Louis, 3me de Dubuc Charlemagne.

INSTRUCTION RELIGIEUSE.

1er Prix. Laniel Philippe, 21 de Ratelle Louis, 3me de Gariépy Louis.

LECTURE.

1er Prix. Rivet Louis, 21 de Chartrand Georges, 3me de Barcelo Joseph.

ÉCRITURE.

1er Prix. Convey Michel, 21 de Priscoll Charles, 3me de Archambault Prudent, 4me St. Charles Xavier.

MÉMOIRE.

1er Prix. Tessier Louis, 21 de Tellemeuse Joseph, 3me de Larivière Xavier.

APPLICATION.

1er Prix. Masse Eugène, 21 de Barbeau Alphonse, 3me de Dauphin Joseph.

ASSIDUITÉ.

1er Prix. Levert Alphonse, 21 de Mastreault Wil, 3me de Qualier Paul.

2ME DIVISION DE LECTURE.

1er Prix. Lacasse Pierre, 21 de Sautaine Michel, 3me de Mongeon Charles.

2ME DIVISION DE MÉMOIRE.

1er Prix. Vadeboncoeur Joseph, 21 de Mainville Michel, 3me de Viger Bonaventure.

CATÉCHISME.

1er Prix. Michel Convey, 21 Dépaty J. Ble., 3me Bertrand Edouard.

APPLICATION.

1er Prix. Pelletier David, 21 de Belle Ernest, 3me de Sylvestre Augustin.

ASSIDUITÉ.

1er Prix. Provost Gil., 21 de Léveillé Pierre, 3me de Lavigne Louis.

Faits Caractéristiques.

(Ce qu'on va lire nous est communiqué par notre correspondant Lyonnais.)

FRANCE.—Il y a quelques jours, un démocrate bien connu des paysans de Verrine (Saône et Loire) entra dans la cour du château de B... située au centre de cette commune et appartenant à M. de M... Il y trouva M. de M... fils, et lui dit : "mon cher garçon, il y a longtemps que je mange des pommes de terre tandis que tu manges des poulets ; avant tout, ce sera moi qui mangerai les poulets et toi tu mangeras à ton tour les pommes de terre. C'est comme ça, mais comme je ne te veux pas beaucoup de mal, il se pourra que j'adonisse un peu ton sort ; si tu me promettais d'être bien gentil, bien obéissant, je te prendrais peut-être, pour mon piqueur." Avant que vous preniez ma place, lui dit M. de M..., il y aura plus d'un coup de fusil de tiré, et je vous prévins qu'il y a à la maison des armes dont nous nous servirons si l'on nous attaque. Des armes, reprit son interlocuteur, qui était en velue de franchise, nous en avons plus que vous autres, nous en avons trois fois plus qu'il nous en faut... Amiables temps ! c'est de cette façon que le socialisme est compris dans les villages et les hameaux. On voit que les courtiers d'élections ne jettent pas vainement leur semence dans les champs. (Journal de Saône et Loire.)

PIÉTÉ FILIALE OU LA VERTU RÉCOMPENSÉE.

M. Alphonse Balleydier écrit de Rome l'anecdote suivante :—

Vers les derniers jours de décembre 1849, un jeune soldat du centre, portant une de ces bonnes et honnêtes figures qu'on aime à rencontrer sur son chemin, se présente au bureau de poste militaire, à Rome, pour échanger une modeste pièce de cinq francs contre un mandat de la même valeur. A quelle personne voulez-vous envoyer ce petit mandat, lui demanda M. Lambellin, excellent homme qui remplit à la fois les fonctions de directeur de la poste et de payeur de l'Armée ?—A ma vieille mère, répondit le jeune soldat.—Pour ses éternelles sans doute ?—Oui, Monsieur le payeur.—C'est bien, mon camarade, les éternelles de la piété filiale portent bonheur à celui qui les donne autant qu'à celui qui les reçoit. Comment vous appelez-vous ?—Bois.—Quel régiment ?—25e léger, 5e du 21.—Où demeure votre mère ?—Près d'Anagnini, Dépt. du Cher.—Votre nom ne m'est point inconnu, mon brave, car plus d'une fois, si je ne m trompe, vous m'avez apporté le fruit de vos petites économies.—Petites ; vous avez bien raison, car il faut bien du temps à un soldat pour économiser une pièce de 5

francs, sur une paie de un sou par jour !— Cette économie me semble même impossible. —Rien de plus véritable, et cependant j'ai eu le bonheur d'envoyer déjà à ma pauvre mère une somme de 70 francs.—70 francs ! en combien de temps ?—Depuis les deux années que je sers mon pays.—Comment donc avez-vous fait pour réaliser une pareille somme, comment faites-vous pour m'apporter si souvent vos épargnes ?—Rien de plus simple : je monte des gardes pour mes camarades ; le jour je suis des corvées pour eux, et la nuit, je raccommode leurs pantalons et leurs guêtres. Cette industrie me rapporte quelques sous que je conserve soigneusement jusqu'à ce que je puisse les échanger contre une pièce ronde comme celle-ci.—Vous n'allez jamais au cabaret, sans doute ?—Jamais.—Vous n'aimez donc pas le vin ?—J'aime mieux ma mère.—C'est bien, camarade, votre conduite est digne d'éloges.—Des éloges à qui fait son devoir ! Oh ! non, Monsieur, mais, permettez-moi de me retirer ; mon service me rappelle au quartier. Adieu, Monsieur.—A revoir, camarade.—Le jour même, M. Lambellin déjeunant avec nous à l'hôtel de la Minerve, nous raconta cette touchante histoire.—La conduite de ce soldat est d'autant plus belle qu'elle est rare, nous dit alors un officier supérieur, l'un de nos commensaux ; je prendrai des informations sur cet homme, et si elles répondent à la bonne opinion que nous devons avoir de lui, nous viendrons à son aide en faisant quelque chose pour sa vieille mère. Le soir de ce jour là nous savions déjà que le chasseur Bois n'avait jamais fait de punition, que sa conduite était exemplaire, qu'il se privait de tout pour envoyer à sa mère, qu'il se refusait la pipe, consolation du troupier, qui sur 30 nuits, il en passait 19 sur les planches du corps de garde, qu'il s'était bravement comporté pendant les opérations du siège, en un mot qu'il était aussi bon soldat que bon fils.—... Quelques jours après, le chasseur Bois acceptait une place d'honneur à l'excellente table de l'hôtel de la Minerve ; il y avait la comme toujours, une nombreuse société délicate, car je crois vous l'avoir dit, l'hôtel français de la Minerve est le premier de Rome, non seulement pour la discrétion des prix, mais pour les soins et les attentions qu'y trouve le voyageur, français surtout. Fort embarrassé des éloges qu'on lui adressait sur sa belle conduite, le chasseur Bois répondait qu'elle était trop naturelle pour qu'il put se glorifier des compliments qu'il croyait mériter.

Nous en étions au dessert, lorsqu'un domestique de l'hôtel vint remettre à votre très humble serviteur une boîte en carton, adressée à M. Bois, chasseur au 29e ligne, 9e du second. Cette boîte contenait une paire d'épaulettes en laine rouge, un rouleau d'étoiles et une lettre ainsi conçue : Toute bonne action doit avoir sa récompense : Vous avez été bon fils et bon soldat. Voici pour le soldat : (nous lui remmes alors la paire d'épaulettes de grenadier). Vous avez été bon fils, voilà pour votre mère.— Le rouleau contenait une somme de 100 francs, véritable fortune pour celui qui depuis deux années, s'était privé de tout pour amasser son par son 70 malheureux francs. La joie que sentit alors ce jeune soldat est une chose qui se comprend, mais qui ne s'exprime pas.

Vendredi dernier, le brave général Gêmeau accompagné de sa femme, de ses enfants, de Mme Corbet et de ses deux aides de camp, a obtenu une audience particulière du très Saint Père. Pie IX s'est montré pour eux tous d'une affabilité charmante. Après avoir relevé ces dames qui s'étaient prosternées à ses pieds, il a dit aux aides de camp du général : " Dans ce moment, vous êtes les aides-de-camp du Pape, je vous prie de faire asseoir ces dames." Alors il leur adressa individuellement quelques unes de ces paroles qui vont droit à l'âme et dont seul le bon Pie IX possède le secret.—Une instant avant qu'ils prissent congé de Sa Sainteté, le Pape remis à chacune d'elles un précieux et riche souvenir : à Mme Gêmeau un magnifique chapellet en lapis-lazuli, monté sur or, et orné d'un camée sur pierre dure, représentant d'un côté l'image de notre Seigneur et de l'autre celle de la Ste. Vierge ; à Mme Gêmeau, ainsi qu'à Mme Corbet, un superbe chapellet, garni et orné de médailles d'or. Si je ne craignais d'exagérer la jalousie de Lyon, je vous dirais que le général Gêmeau a fait la conquête de tous les cœurs à Rome. Le Pape les cardinaux, l'armée d'occupation, la population tout entière, s'accordent à faire son éloge comme homme et comme soldat.

Extraits de Journaux.

(Du Courrier des Etats-Unis.)

EXÉCUTION.—Hier matin à dix heures, à East Cambridge, Pearson, condamné il y a quelque temps déjà pour crime d'assassinat sur la personne de sa femme et de ses deux enfants. Comme le professeur Webster, Pearson avait persisté longtemps à nier son crime ; mais, après avoir vu rejeter son recours en grâce, et au moment de subir le dernier supplice, il s'est décidé à faire des aveux. Il s'est reconnu l'auteur de ce triple meurtre, mais il déclare avoir obéi à une impulsion fatale dont il ne peut se rendre compte, et non à un sentiment de jalousie, comme l'avait supposé l'accusation.

L'exécution de Pearson aura ainsi précédé de cinq semaines, jour pour jour, celle du professeur Webster.

LE TÉMOIN ET LE CONDAMNÉ.—A plusieurs reprises, depuis ses aveux, le professeur Webster avait témoigné le désir de voir Ephraïm Littlefield, le gardien du collège médical, qui a joué un rôle si terrible pour lui dans tout le cours de son procès. Ce vœu a été rempli avant-hier : Littlefield est venu le voir dans sa prison, accompagné du geôlier, M. Andrews.

L'entretien a été plein d'émotion et non sans dignité de la part du condamné. Il s'est avancé vers Littlefield, lui a pris la main, et

lui a demandé pardon de la manière dont il avait agi envers lui pendant l'instruction et le procès. A son tour, le témoin a protesté qu'il lui en avait coûté de déposer comme il l'avait fait ; mais c'était un devoir auquel il lui avait été impossible de se soustraire : il a ajouté que, si quelque chose d'exact lui avait échappé, il en demandait pardon au prisonnier. Celui-ci a répondu qu'il n'avait rien à lui reprocher ; il a seulement protesté ne pas se rappeler le marteau dont Littlefield a parlé, dans son témoignage de manière à faire supposer que c'était été l'instrument du meurtre. Il a ensuite serré de nouveau la main de Littlefield en lui assurant qu'il avait toujours eu les meilleurs sentiments pour lui et sa famille. De son côté, Littlefield lui a rappelé qu'ils avaient toujours vécu en excellente intelligence ; puis ils se sont séparés profondément émus tous les deux.

Mme. Littlefield, que le condamné a également exprimé le désir de voir, est allée le visiter avant-hier.

Le professeur Webster paraît toujours résigné à son sort ; il est souvent très affecté lorsqu'on lui parle de sa famille.

LA FANTAISIE DU VOL.—Les journaux de Boston rapportent un fait qui mérite de prendre place dans la liste déjà si longue des bizarreries de l'esprit humain.

Il y a quelques jours, une dame fort élégante et connue pour être la femme d'un négociant des plus riches, entre chez un bijoutier et donne sa montre à réparer ; puis elle demande à voir quelques bijoux. Le marchand qui la connaît fort bien, place devant elle plusieurs boîtes et la laisse choisir, tandis que lui-même s'occupe d'une autre pratique. Au bout de quelque temps, la dame sort sans rien acheter ; mais presque aussitôt le bijoutier s'aperçoit qu'on lui a soustrait une broche et une paire de pendants d'oreilles. La dame seule peut avoir commis ce vol ; et pourtant, comment supposer qu'elle s'en soit rendue coupable ? Dans sa perplexité, le marchand s'adresse à un officier de police qui, à tout hasard, se transporte avec lui chez la personne soupçonnée. Il la trouve pais, mais apprend qu'elle est chez une de ses amies, aux portes de Boston ; il se rend dans l'endroit qu'on lui indique et fait part, avec tous les ménagements possibles, au maître de la maison, du sujet délicat qui l'amène. Celui-ci déclare alors qu'il n'y aurait rien de surprenant à ce que ses soupçons fussent justes, attendu que la dame en question, et sa mère avant elle, avaient toujours été possédées d'une sorte de monomanie de soustraction, en dépit de leur opulence. En effet, la première chose que le bijoutier voit en entrant dans le salon, c'est la dame du matin, ornée de l'épingle et des pendants. A sa vue, elle paraît beaucoup plus surprise que confuse, et ne sait trop ce qu'on veut lui dire quand on lui parle de son coup de main. Grâce à l'intervention de ses amis toutefois, l'affaire s'arrange, le bijoutier reçoit son argent, et l'on conseille à la dame de renoncer à l'avenir à cette singulière façon de faire des achats.

(Du Canadien.)

Nous trouvons ce qui suit dans le *Journal des Villes et des Campagnes* :

" Mgr. de Charbonnel, évêque de Toronto, est attendu au Fay, où il doit ordonner sous sa houlette pastorale plusieurs ecclésiastiques de ce diocèse pour sa mission apostolique du Canada. Déjà plusieurs jeunes prêtres ont répondu à son appel, et prochainement ils s'embarqueront avec le vénérable prêtre pour l'Amérique, afin de travailler à la conversion des sauvages."

En France on paraît croire encore aujourd'hui qu'à l'exception de quelques Européens, les quinze cent mille habitants du Canada sont tous des sauvages. Il en est à-peu-près de même en Angleterre. Il n'y a pas bien des années qu'un gouverneur général anglais voulut débiter, dans un discours du trône, par complimenter les Canadiens sur les progrès qu'ils avaient faits dans la civilisation depuis l'arrivée des premiers missionnaires français dans le pays.

GLACE EN JUILLET.—On nous informe que jeudi et vendredi derniers dans la nuit (25 et 26 juillet), il a gelé dans le haut de la paroisse de St. Pierre de Charlebourg. Le matin, les clôtures étaient couvertes d'une légère couche de glace ; heureusement que les plantes potagères, ainsi que les céréales, n'en ont pas souffert. Dans la nuit de samedi à dimanche, la température était assez froide, en ce même endroit, pour que l'on se servit commodément des habits d'hiver ; il n'a pas gelé.

[No. 38.]

FROM THE OLD DOMINION.

Waynesborough, Augusta County, Virginia March 19 1847.

Dr. Fowler :— L'ANNEE dernière, ma fille fut atteinte pendant environ trois mois d'une fièvre qui la mit dans un grand état de faiblesse, qui fut suivi d'une forte toux et d'une expectoration considérable de matière et de sang. Elle éprouvait des douleurs aiguës au côté et dans l'estomac ; cet état de souffrance continuait jusqu'à ce qu'elle mourut, en fit un vrai squelette. Pendant tout ce temps, elle fut sous les soins des médecins habiles et expérimentés qui employèrent tout leur art pour éloigner les symptômes de cette funeste maladie nommée *Consumption*, qui tous les jours menaçait de l'emporter.

Un de mes amis qui avait été pris d'une pareille toux pendant plusieurs années, me dit qu'il en avait été guéri en faisant usage du baume du Dr. Wistar, et recommandait à ma fille d'en faire l'essai. Elle le fit aussitôt, et à peine en eut-elle pris une bouteille, qu'elle éprouva de meilleurs. Alors rien de plus pressé pour moi que d'acquiescer au médecin, que ma fille sentait un grand soulagement depuis qu'elle faisait usage du baume du Dr. Wistar. Trois fois, me répondit-il : " Je pense que c'est une bonne préparation, continuez, ça ne peut pas lui faire de mal. En effet elle a persévéré à en prendre, jusqu'à ce qu'elle fut parfaitement rétablie. Aussi je suis convaincu que c'est ce remède salutaire qui lui a sauvé la vie. Et je me crois en devoir de le recommander à tous ceux qui seraient atteints de la même maladie."

RICHARD TARREL.

A vendre à Montréal par Wm. Lyman et Cie. et par John Carter et Cie. rue St. Paul : aussi par Alfred Sauvage et St. J. Lyman et Cie. Place d'Armes, Montréal, le 26 juillet, 1850.